

Toucher le monde

Collection Mémoires

Toucher le monde
Mémoires d'une main qui voit

Helen Keller

Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Marie Chuvin

Titre original : *The World I Live In*.

Ce texte a été publié pour la première fois en 1908.

© éditions les Prouesses, 2025, pour la présente édition.

© Marie Fré Dhal pour l'illustration de couverture,
réalisée d'après ses mains sculptées.

Merci aux éditrices et relectrices qui ont contribué
à l'élaboration collective de cet ouvrage.

ISBN : 978-2-493324-13-9

éditions les Prouesses
Maison des métiers du livre
4 rue de l'Observatoire, 04300 Forcalquier
www.lesprouesses.fr

éditions les Prouesses

À Henry H. Rogers, cher ami de tant d'années

Préface

Les essais et le poème qui constituent ce livre sont initialement parus sous forme d'articles dans le *Century Magazine*. Ces articles avaient pour titre « A Chat About the Hand », « Sense and Sensibility » et « My Dreams ». C'est M. Gilder qui m'avait suggéré de les écrire ; qu'il soit remercié pour son intérêt sincère et ses encouragements. Mais il doit également assumer la responsabilité qui va de pair avec ma gratitude. Car c'est selon son vœu, à lui et à d'autres, que je parle autant de moi.

En un sens tout livre est une autobiographie. Mais alors qu'il est permis à d'autres êtres qui s'écrivent de changer, au moins en apparence, de sujet, il semble que personne ne s'intéresse à mon opinion sur les droits de douane, la préservation des ressources naturelles ou les querelles autour de l'affaire Dreyfus. Quand je propose de réformer le système éducatif mondial, mes amis éditeurs me rétorquent : « C'est intéressant. Ceci dit, pourrais-tu nous expliquer l'idée que tu te faisais du beau et du bien à six ans ? » Ils me prient de raconter d'abord la vie

de l'enfant qui fut mère de la femme que je suis¹. Puis ils me demandent de parler en redevenant fille, pour m'interroger sur mes perceptions à l'arrivée de l'âge adulte. Enfin, on me demande d'écrire mes rêves, faisant ainsi de moi une grand-mère anachronique ; car c'est le privilège réservé au grand âge de relater ses rêves. Ces éditeurs sont d'une telle gentillesse qu'ils ont sans doute raison de penser que mon avis sur la marche de l'univers ne serait pas d'un grand intérêt. Enfin, puisque l'on ne me laisse pas écrire sur un sujet autre que moi, le monde devra continuer sa course sans ma perspicacité et mes lumières, et je devrai m'accommoder de l'humble sujet que je suis autorisée à traiter.

Avec *Hymne aux Ténèbres*, mon intention n'était pas de me poser en poète. Je pensais écrire de la prose, à l'exception du magnifique passage de Job que je paraphrasais. Mais aux yeux de mes amis cette partie était trop différente du reste de l'exposé, et je l'ai donc transformée en une sorte de poème.

H. K.

Wrentham, Massachusetts, 1^{er} juillet 1908

1. Référence au poème de William Wordsworth, « L'arc-en-ciel », *Poèmes*, traduction François-René Daillie, Paris, Gallimard, 2001 :

« L'Enfant est le père de l'Homme ;

Puissent mes jours être liés

L'un à l'autre par une piété naturelle. »

Toutes les notes sont de la traductrice, sauf quelques-unes de l'autrice, signalées comme il est d'usage *NdA*.

1. La main qui voit

Je touchai mon chien. Il se roulait dans l'herbe avec un plaisir qui irradiait chaque muscle de son corps. Je voulus saisir son image dans mes doigts et je l'effleurai avec délicatesse, comme on effleure une toile d'araignée ; mais surprise ! son gros corps se retourna, il se raidit, se figea en position assise et sa langue me lécha la main ! Il vint tout contre moi, comme pour s'y nicher en entier. Sa queue, ses pattes, sa langue, tout en lui adorait ce contact. S'il avait pu parler, je crois qu'il aurait dit avec moi que le paradis s'atteint par le toucher ; car s'y trouvent réunis le cœur et l'intelligence.

Ce petit incident me fit méditer sur la main, et si cette réflexion porte de beaux fruits, j'en remercie ma bonne étoile quadrupède. En tout cas, il est fort agréable d'avoir un sujet que nul autre n'a encore monopolisé ; c'est comme frayer une nouvelle piste dans des bois encore intacts ou poser des jalons là où nul autre pied ne s'est encore posé. Je suis heureuse de vous prendre par la main pour vous mener le long d'un sentier inexploré dans un monde où la main règne en maîtresse.

Mais, dès l'instant où nous nous mettons en marche, nous nous heurtons à une difficulté. Je crains que vous, qui êtes si habitués à la lumière, ne trébuchiez quand je vous guiderai dans ce pays d'obscurité et de silence. Les aveugles ne sont pas réputés être les meilleurs guides. Cependant, bien que je ne puisse garantir que vous ne vous perdiez pas, je promets de vous garder du feu, de l'eau et des chutes profondes. Si vous me suivez patiemment, vous découvrirez « un son si ténu qu'aucun être ne vit entre le silence et lui² » et vous verrez que tout contient plus de sens qu'il n'y paraît au premier regard.

Le toucher est pour moi ce que la vue et l'ouïe combinées sont pour vous. Dans une large mesure, nous empruntons les mêmes routes, lisons les mêmes livres, parlons la même langue, et pourtant l'expérience que nous en avons est différente. Toutes mes allées et venues dépendent d'un élément central, la main. C'est elle qui me relie au monde des hommes et des femmes. Ma main est une antenne grâce à laquelle je perçois par-delà l'isolement et l'obscurité, et je saisis chaque plaisir, chaque activité que mes doigts rencontrent. C'est par le tracé d'un petit mot transféré dans ma main par une autre, par ce léger chuchotement des doigts, que débuta pour moi la compréhension, la joie, la plénitude de la vie. Comme Job, j'eus la sensation qu'une main m'avait créée et façonnée dans les moindres détails, et qu'elle avait modelé mon âme.

2. James Sheridan Knowles, *Virgilius: a tragedy, in five acts*, Londres, Davidson, 1826. Quand ce n'est pas précisé, la traduction est de Marie Chuvin.

Dans toutes mes expériences et mes pensées, j'ai conscience d'une main. Tout ce qui m'émeut, tout ce qui m'enchant me fait l'effet d'une main qui me touche dans le noir, et ce contact est ma réalité. Une vision qui vous emplit de joie, ou un coup qui vous fait monter aux yeux des larmes brûlantes, ne sont pas plus réels que les impressions que j'ai accumulées par le toucher. Le délicat frémissement d'une aile de papillon au creux de ma main, les doux pétales de la violette lovée dans les plis frais de ses feuilles ou élevée tendrement au-dessus de l'herbe des prairies, le contour clair et ferme du visage et des membres, l'arc soyeux de l'encolure d'un cheval, la texture veloutée de ses naseaux – tout cela, et encore un millier de combinaisons qui en résultent et prennent forme dans mon esprit, tout cela constitue mon monde.

Ce sont les idées qui fondent le monde que nous habitons et ce sont les impressions qui habillent ces idées. Mon monde est fait de sensations tactiles, dépourvues de sons ou de couleurs matérielles ; mais même sans couleur et sans bruit, il respire et palpète de vie. Tout objet est associé dans mon esprit à des qualités tactiles qui, assemblées d'innombrables façons, me donnent une idée de puissance, de beauté ou encore d'incongruité : car grâce à mes mains, je peux discerner le burlesque comme le beau dans l'apparence extérieure des choses. Souvenez-vous que vous, dépendants que vous êtes de la vue, ne savez pas combien les choses sont tangibles. Toute chose est au toucher souple ou rigide, solide ou liquide, grande ou petite, chaude ou froide, et ces qualités sont infléchies diversement pour chacune.